

Notre protection, c'est qu'aujourd'hui nous racontons strictement la même chose que les autres.

JUSTICE

IL N'EN EST D'AUTRE QUE LA NÔTRE

Alors nous semblons normaux soudain. L'étrangeté nous a quittés. Pourtant, cela ne rend pas tout à fait le même son qu'ailleurs. Mais la discrétion nous enveloppe toujours plus. Le confort nous gagne. Quelque chose prend soin de nous. C'est la détente et ses horizons relaxés, qui s'ouvrent. On commence à voir.



LE CULTE DES NUAGES

(UNE SUBSOCIÉTÉ)

Démentiellement, divinement idéaliste, Giga vit-il dans ses rêves? Giga vit non pas seulement dans les siens, mais dans les plus anciens, les plus modernes, les plus éternels, dans les tiens comme dans les miens. Réalisme et matérialisme les plus effrénés sont encore des constructions de nuages.

Onirisme et vérisme ne s'opposent pas, dans la teneur du gigaïsme. Depuis que le totalitarisme, ses systèmes et ses principes ne sont plus séparés de la liberté par une folle raison dogmatique, tout ne s'appuie plus que sur rien. Tous unis contre rien... ou pour rien?

S'agit-il de faire disparaître le néant? Mais comment? En le remplissant jusqu'à la gueule? Mais le vide du néant étant insondable, il est incommensurable. Ce n'est pas ça... Seulement de concevoir la seule chose qui soit réellement étrangère à toute existence, l'antonomie majeure qui ne décide d'aucune couleur ni d'aucun parti, mais de l'absence ou de la présence de toute couleur

et tout parti.

Tout n'en devient pas interchangeable et indifférent; mais une profonde solidarité se dessine qui n'a rien à voir avec de l'idéologie, et surtout pas communautaire.

Le nihilisme n'en est pas une, il s'agit d'un mouvement d'effondrement vers le rien contre lequel le monde s'appuie pour s'épanouir dans de nouvelles formes.

Atrociement, diaboliquement matérialiste, Giga vit-il dans ses cauchemars? Chevauchant de la nuit la jument le mors aux dents? Assurément. Non seulement dans les siens, mais dans les cauchemars les plus anciens, les plus modernes, les plus éternels... Dans les tiens comme dans les miens. Réalisme et onirisme sont encore des constructions de marécages...

LE PIRE DU PIRE

Il n'y a pas de Big Brother — et justement, il faut le créer.

Autant comme potentat suprême qu'en guise d'épouvantail et de tête de turc.

Le Global Master est un fantasme qu'il faut concrétiser — pour l'accomplir, l'achever et le dépasser.

Cette menace d'une centralisation (impossible et inexistante pour l'instant) sert d'appui au désastreux si-l'on-n'y-prend-pas-gardisme et autorise toutes sortes de marasmes et catastrophes bien réels pendant que tout le monde baigne dans une atmosphère de salle d'attente des pires événements toujours différés, l'abolitionnisme de l'esprit, éternellement considérés comme moins dangereux que ce qui est à craindre. La crainte du pire avalise le bien pire.

Or tout tend, même ces excès d'attentisme et de terreur, vers l'apothéose du pouvoir total dans le cadre de la représentation. C'est une pulsion esthétique qui doit venir à maturité. Toutes formes de recul, d'aterrissement toujours reconduites demeurent nauséabondes et asphyxiantes, à l'instigation du négoce qui a beau jeu dans ces marécages où plus rien ne tient debout qu'un château de cartes de crédit.

Comme la « force de dissuasion » atomique discrètement démodée; toutes les menaces, certes pacificatrices, font régner la paix des tombeaux, où seul surnage la transaction imputrescible entretenant, menteuse, des concessions à perpétuité.

Un Grand Méchant Loup ordinaire dessine cet univers archisécuritaire du terrorisme étouffant la vie. Tout va bien, mais pour personne.

On ne vit que le canon du pistolet sur la nuque. Mieux vaut tirer la balle une fois pour toutes, quoi qu'il en coûte.

Les commerçants devenus enseignants, grands sages, grands artistes nous apprennent que ce mourir est une grande réussite où règne enfin le calme et la tranquillité qui vont permettre aux possibilités les plus délicates, les plus inespérées de se faire jour.

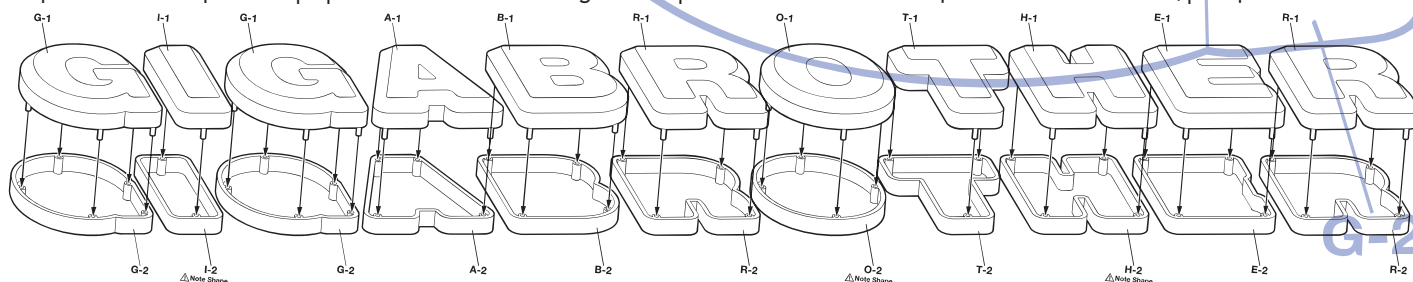
Mais d'où, de quelle création, de quelle magie, viendraient donc ces surcroûtes de sophistication et de justice? De quel univers moral insoupçonné? Le consensus se fait surtout autour de « l'inutilité », la dangereuse superfluité de l'être.

Sans lui tout ira beaucoup mieux. Sans doute. Mais où? Et pour qui?

La superstition devenue unique laisse entendre qu'on a dépassé la superstition — c'est logique.

Enfin, avec tout cela nous sommes très exactement d'accord, pris comme tout le monde dans le mouvement où de telles directions empruntées « naturellement » nous mènent rondement et sans tergiverser, à leurs conclusions tout aussi logiques : la nécessité d'une armature rapportée (mais tout autant originelle) exo-infrasquelette esthétique-synthétique, sous la forme du tyran anonyme ultime — électronique, drolatique, éclectique, hébraïque, terrifique, gigaïque, systémique, endémique.

La figure de Big Brother, inventée en son temps, peut-être innocemment, comme moyen de prévenir et d'effrayer en évoquant la perte de la liberté, pur personnage romanesque; voilà qu'il nous incombe d'en faire une réalité. En est-il ainsi de bien des monstres de fiction, Frankenstein, Golem, Dracula, Capitaine Crochet? Sans doute, comme à l'inverse, des personnes réelles ont donné cours à des légendes, Barbe-Bleue, Lucifer, Hitler. Nocturne ou diurne, rêves ou fictions, nous n'avons d'autre choix que nos inventions. Prétendre qu'un vrai réel absolument exact est le socle stable et absolu de notre quotidien est une histoire de fou. Heil, Giga. Le Roi du royaume de la validité, du caractère obligatoire fantasque, le champion de l'universalité vous attend au bout du chemin, portique vers...





CRS... S... EST-CE ?

Avoir assimilé les soldats de la Compagnie Républicaine à des SS aura été une des opérations aux conséquences les plus curieuses de 1968. Que voulait dire cette association des troupes d'élite du 3e Reich, presque entièrement décimées aux premiers jours du conflit WW2 (et qui permirent par leur bravoure suicidaire la première percée nazie) avec les CRS français ? Elle semblait dire que les CRS étaient des brutes sanguinaires, puisqu'il avait été décidé une fois pour toutes que les SS étaient des brutes sanguinaires. Mais c'est le militaire qui était visé. Car, qu'est-ce qu'un soldat qui ne fait pas « usage de la violence » ? Un boulanger qui ne ferait pas du pain ou un cordonnier qui ne réparerait pas des chaussures.

Cela fait rire et pourtant c'est bien ce qu'on exigea après 68 des « forces de l'ordre » commises à l'exécution de la répression ; qu'elles agissent sans violence, en tout cas qu'elles en aient l'air. La répression, alors, de non-violente (dans son apparence), devint aussi créatrice (supposément), artiste, désinvolte, anti-conformiste... les inversions les plus commodes et les plus ridicules devinrent de mise et le sont encore plus que jamais.

En pleine crise de bélements « peace and love, make love not war », où s'était alors réfugiée l'image de la violence et de la cruauté ? Dans des personnes ou des images. Des tyrans, des malades, des isolés, des dangereux. Soit moi, toi, ou un fou, ou un fantôme menaçant.

Le cas du CRS=SS est un cas d'école du sophisme. On commence par poser comme acquis une donnée primaire, la violence crue, déchaînée comme un instinct ignoble, incivilisé, du SS, et puis on en déduit que toute violence d'état, puis tout fait de « violence » sont analysables, et condamnables, sur ce modèle. Et comme la violence d'état ne se peut ab-

diquer, on en travestit la forme coercitive en celle d'une douce assistance. Le tour est joué.

En vérité comparer les CRS avec les SS serait leur faire honneur. Ce serait louer leur sens du devoir, du sacrifice, leurs qualités guerrières de combattants. C'est dire leur courage et leur mérite. Ils ont au moins eu celui de subir cet opprobre de la méchanceté, d'aller au travail sous l'accusation de bourreaux d'enfants. Mais la comparaison n'a jamais eu aucun sens, que celui d'un argument stratégique du plus mauvais goût. Il s'agissait d'abattre un militaire chef d'état et tous les moyens furent bons.

La violence n'est pas un phénomène isolé détectable. La violence c'est la vie vue sous une lumière anxieuse, paniquée, ou factieuse.

Sous ce petit fait de l'anathème jeté sur quelque chose d'introuvable, qui crée cette chose en effet, se présente tout un contexte systématique, pratique, une stratégie très secrète de la menotte et de la cagoule qui prit toutes les caractéristiques, nouvelles alors, et sous un masque, de la chose qu'elle réprouve. La violence exista en tant que telle, et se prouva elle-même. Sombres nuées impénétrables, claquemurantes.



TOI AUSSI DEVIENS TYRAN

Ce qui me frappa très tôt fut le vide de la voix propagandaire. La propagande est une amplification qui vaut en elle-même mais ne contient pas d'injonction à quelque chose, sinon à l'obéissance. C'est un ordre aboyé à un chien. Juste pour le soumettre.

La propagande est un discours qui a perdu, ou pas encore trouvé sa teneur. Il la cherche, tout en sachant qu'il doit rester vide, indifférent, évasif, creux. C'est un lent travail. Les produits ont ainsi lentement trouvé le bavardage sauvetage-de-la-planète. Cela



leur correspondait, puisque l'industrie, justement, ravage les ressources naturelles. La propagande s'ingénie principalement à nier ce que font ceux qui l'emploient, comme les menteurs maladroits.



Pour moi la propagande peut prendre une autre tournure, elle aussi inversée, mais plus féconde et imaginative. Les moyens s'en étant généralisés (pour se noyer dans leur foisonnement) je peux moi aussi monter ma dictature personnelle, à la main. Sans moyen sans doute, et sans répercussion, mais ce n'est pas cela qui importe. Les suites des circonstances dépendent de la force de leur émergence, non de la diffusion primitive. Ma propagande et ma dictature sont un effort de théorie et d'autodiscipline dont les conséquences publiques demeurent sans importance pour moi.

Ma mère, après avoir longtemps pensé que j'étais un génie, pense maintenant que je suis un apôtre. Ce n'est pas incompatible. Mais ce n'est pas cela, encore que je me sente habité et soutenu par le divin. Ce que je suis et ce que je fais n'a pas encore de nom et restons assurés qu'il fera mieux de faire que de se nommer, aussi longtemps que possible.

C'est ce qui est étonnant en moi, que la propagande ne s'y inquiète pas de son amplification ; juste de ce qu'elle dit. Alors que la propagande est toujours affaire de grande diffusion qui n'a jamais rien à dire.

Je comprends que la parole s'élève sans peine, dans un murmure, si rien ne sait parler autour d'elle et qu'elle se verse, un jour ou l'autre, dans un micro ou dans la multiplication éditrice.

Le divin est ce qui parle ou inspire la parole.

Mais le porte-voix ne m'inspire pas, je n'y vois que douleur et haine, malentendus. Envisager d'autres voies que la grande clameur aux catastrophes vaudra mieux.

VIE DES TUYAUX



Gigapirate ne relâche jamais sa proie — nous. Tout ce qui a été conquis le demeure. Les soldats en arme ne reculeront pas. Le front met en présence les grands ennemis : les gouvernants contre la masse. Les trous de souris ne s'élargiront plus... Prions pour qu'ils se resserrent encore jusqu'à l'étranglement terminal. Et au plus vite. Nous ne choisirons pas l'un ou l'autre camp.



justice est publié par lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 — XI



JUSTICE

